10. « Quels sont vos rêves ? »

Jean-Marc avait fui au milieu de l'adolescence un père qui abusait de lui sexuellement, pour se retrouver à la rue, à se prostituer pour survivre. Un soir qu'il avait pris beaucoup de drogues avec un client, il eut la vision que ce dernier était son père. Pris d'une rage soudaine, Jean-Marc mit le feu aux draps du lit dans lequel l'homme se trouvait. L'adolescent, qui avait alors 16 ans, fut accusé de tentative de meurtre.

Perturbé par tout ce qu'il avait vécu, Jean-Marc s'était beaucoup renfermé sur lui-même. Lors de nos toutes premières rencontres, le dialogue avec lui était presque impossible : il se murait dans le silence. J'avais beau lui dire que mon rôle était de l'aider et que, pour ce faire, il devait au moins accepter de me parler, rien n'y faisait : « Que voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a plus rien à faire pour moi. Ma vie est foutue de toute façon », répétait Jean-Marc, excédé.

Comme il fallait bien trouver un moyen d'entrer en contact, je me dis que le mieux à faire était de mettre momentanément ses problèmes de côté, de faire appel à d'autres aspects de la vie de cet adolescent : « Bon, admettons que ta vie est foutue en

ce moment, comme tu dis ; mais elle ne l'a pas toujours été. J'aimerais que tu me parles de toi avant que ça dérape, de comment tu étais, des rêves que tu avais quand tu étais petit garçon, avant que tout ça ne t'arrive. » Malgré mon insistance, Jean-Marc semblait décidé à garder le silence :

— Ça donnerait quoi ? Des rêves, je n'en ai plus depuis longtemps. Un gars comme moi ça ne peut pas rêver de quoi que ce soit.

— Écoute, Jean-Marc, on est condamnés à se parler. Moi, pour faire mon travail, toi parce que tu es encore mineur et qu'on ne va pas te laisser à la rue. Je vois bien que tu ne veux pas parler de ce que tu vis actuellement. C'est pourquoi je voudrais que tu me parles seulement d'un rêve que tu avais quand tu étais enfant. Rien que ça. Tu as quelques jours pour y penser.

J'étais loin d'être certain que ma demande serait prise en considération. C'est seulement à la toute fin de la rencontre suivante, plutôt silencieuse de son côté, que Jean-Marc finit par me confier : « Quand j'étais enfant, j'aimais regarder les westerns à la télé. Je me voyais vivre sur une ferme où on élève des chevaux. J'ai toujours aimé les chevaux. » Et puis, il s'est tu à nouveau, mettant fin à l'entretien.

À peine était-il sorti de mon bureau que je me précipitai dans celui de mon patron pour lui faire part de mon idée pour sortir l'adolescent de sa torpeur : lui faire passer quelques jours dans une ferme où on élève des chevaux. Évidemment, l'idée semblait un peu folle – sans compter qu'il y avait un risque que Jean-Marc en profite pour fuguer. Mais n'y avait-il pas plus à gagner qu'à perdre ? De contacts

en contacts, je finis par trouver un couple passionné d'équitation qui avait déjà hébergé des ados comme famille d'accueil. Il acceptait que Jean-Marc séjourne chez eux quelques jours. Je réussis à surmonter les craintes des autres intervenants dans le dossier. La distance qui séparait cette ferme de la ville finit par les convaincre ; nous irions évidemment y reconduire l'adolescent. Quand je lui demandai ce qu'il en pensait, ce dernier me répondit que je blaguais. C'est seulement en arrivant là-bas qu'il y crut vraiment.

Quand je le rencontrai au retour de ce long week-end d'équitation, Jean-Marc semblait transformé. D'abord, il avait des choses à raconter. Il y avait de la lumière dans ses yeux, lui qui avait eu jusque-là l'habitude de regarder par terre quand on tentait d'entrer visuellement en contact avec lui. Après des années de malheurs, ce garçon avait enfin vécu un événement heureux ; mieux, il avait un peu réalisé un rêve. C'était donc possible. À partir de ce moment-là, sa collaboration fut beaucoup plus facile à obtenir et sa confiance rehaussée.

Les jeunes qui ont vécu mille problèmes ont souvent perdu de vue qu'ils ont la faculté d'être heureux. Lorsque l'intervention se centre sur leurs problèmes – et uniquement sur ces derniers – il est difficile de les sortir du fatalisme qu'ils entretiennent. J'ai appris rapidement qu'un bon aidant doit tabler non seulement sur les forces des gens, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, mais aussi sur leurs rêves afin de les sortir du désespoir. Sans l'espérance d'un avenir meilleur, il n'y a pas de relation d'aide qui tienne.

Bien sûr, le passé nous conditionne. On ne peut l'effacer. Mais, si lourd qu'il soit, il ne nous enchaîne pas. En effet, le présent nous transforme dans la mesure où il permet d'avoir des expériences nouvelles et de développer des habiletés qui ouvriront la voie à des projets de vie porteurs de mieux-être. Ce fut apparemment le cas pour Jean-Marc. Devenu ouvrier spécialisé une fois adulte, il a choisi de vivre à la campagne, entouré d'animaux. Dans ses temps libres, il adore photographier la nature qui lui a redonné le goût de vivre.

Tabler sur les rêves et les projets porteurs d'espoir des gens est souvent la meilleure façon de les amener à se défaire des réflexes qui les condamnent à perpétuer leurs conduites préjudiciables pour la simple raison qu'ils n'en connaissent pas d'autres. Plusieurs approches dites humanistes valorisent le potentiel des individus. Mais c'est sans doute le modèle axé sur les forces, développé à partir des années 1980 par des professeurs de l'École de service social de l'université du Kansas, sous la direction de Charles Rapp, qui a le mieux systématisé cette perspective⁴³.

Initialement développée pour les clientèles ayant des problèmes de santé physique ou mentale, cette approche met l'accent sur ce qui fonctionne bien chez la personne (un point évoqué au chapitre précédent) et sur les rêves qu'elle souhaiterait réaliser (l'aspect particulièrement mobilisateur qui fait l'objet de celui-ci). Les concepteurs du modèle axé sur les forces insistent sur le fait que tout individu possède la faculté d'apprendre, de changer et d'agir sur sa propre vie. Pour ce faire, il doit puiser dans ses propres ressources et dans

celles de son entourage. Hélas, les symptômes et les problèmes qu'il éprouve lui font parfois perdre de vue cette précieuse faculté. Le travail de l'aidant consiste à le remettre en contact avec ses forces et à les mobiliser.

Dans la logique du modèle axé sur les forces, l'aidant considère toute personne apte à prendre ses propres décisions, quelle que soit la gravité de ses symptômes ou de ses problèmes. Son rôle est en fait d'amener la personne à trouver ses propres solutions en se mobilisant et en profitant du soutien disponible dans son environnement. Pour tabler sur ses forces, il importe évidemment de bien cerner les qualités, les compétences, les talents, les intérêts et les aspirations de la personne aidée. Les ressources de son environnement humain, en particulier son réseau social, doivent aussi être prises en compte et sollicitées dans la mesure du possible.

Ma mère, qui a été couturière, disait que certaines personnes prennent parfois des « mauvais plis », mais que presque tout ce qui a été plié peut-être déplié, même si la marque reste parfois. L'être humain ne cesse de changer qu'à sa mort, ce qui est une bonne nouvelle pour les vivants. On peut « déplier » certaines choses de façon à ce que les séquelles du passé ne l'emportent plus sur des rêves ou des espoirs légitimes. Anticiper l'avenir de façon constructive, mettre l'accent sur les projets et valoriser ce qui va bien, voilà des attitudes à privilégier pour qui veut soutenir la résilience et l'empowerment plutôt que le fatalisme et le sentiment d'impuissance.

Lorsque j'étais jeune travailleur social, le cas de Jean-Marc, qui fut un des premiers que j'ai eu à

traiter, m'a permis de découvrir une chose merveilleuse et toute simple : permettre aux jeunes de se réaliser à travers ce qu'ils aiment ou rêvent de faire est très mobilisateur et bénéfique pour eux. Pour certains, c'était les sports d'équipe, la bicyclette ou la musculation, et pour d'autres, le dessin, la peinture ou l'écriture. Quels que soient leurs intérêts, encourager leurs talents contribuait grandement à rétablir leur confiance en eux-mêmes et envers les autres. Ceux et celles qui avaient vécu des violences et des traumatismes à répétition avaient manifestement besoin d'exorciser ou de sublimer jusqu'à un certain point ces expériences négatives. À mon patron qui trouvait que l'achat de vélos ou de matériel artistique, par exemple, coûtait bien cher, je rétorquais que c'était le meilleur placement qu'on pouvait faire pour assurer que ces jeunes s'en sortent en développant des forces et des intérêts qui les soutiendraient la vie durant. La suite des choses semble m'avoir donné raison : les talents que les jeunes avaient découverts dans leur processus de sortie de crise ont par la suite servi de tremplin à plusieurs d'entre eux, y compris pour se trouver un emploi. Manifestement, tabler sur les intérêts et sur les forces de ces jeunes était un bon placement.